Ami du Clergé du 7 avril 1938

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXVII. *3e Dim. après Pâques :* Les épreuves de l'Eglise, 193.
Pour le Patronage de S. Joseph. — I. Le Patron de l'Eglise universelle, 194. — II. Le gardien fidèle, 196.
Lectures pour le Mois de Marie. — *7e Jour :* Honorer Marie, c'est nous rendre très agréables à son cœur. 197. — *8e Jour :* Honorer Marie est très doux au cœur des chrétiens, 199. — *9e Jour :* Appliquons-nous à imiter les vertus de Marie, 200. — *10e Jour :* Suite et fin du même sujet, 201.
L'Eucharistie et la vie. — XI. L'Eucharistie source d'héroïsme : les martyrs, 202. — *Troisième Partie : L'Eucharistie source des meilleurs biens.* I. L'Eucharistie source de la vie chrétienne, 206.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXVIII

3e Dimanche après Pâques

LES ÉPREUVES DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Après la Cène eucharistique, alors que Jésus a trouvé le moyen de perpétuer sa présence ici-bas quand il sera retourné à son Père, il prépare ses Apôtres à la séparation et à la condition dont elle doit être pour eux le signal. Bien des fois déjà il leur a prédit qu'ils seraient haïs, persécutés à cause de lui. Il y revient aujourd'hui. Il ne veut pas qu'ils soient déconcertés par le sort qui les attend; il vaut mieux qu'ils soient avertis et il y vient sans faiblesse : « Vous laisserez au monde la joie, leur dit-il, votre partage à vous sera la tristesse. » Rappelons les faits, nous en verrons ensuite les raisons et nous en tirerons une leçon pratique.

I. — *Les faits*

Les faits ont justifié la prédiction de Notre-Seigneur.

L'épreuve est la vie de l'Eglise. On ne la conçoit pas autrement. C'est sa loi, comme celle de tout homme sur cette terre. Le corps ne peut pas ne pas se ressentir des souffrances de la tête, qui ne fait qu'un avec lui. Si le Christ notre chef a connu la douleur, l'Eglise qui est son corps mystique ne saurait en être exempte. Epouse, elle s'associe aux douleurs de son divin Epoux, en renouvelant chaque jour sur l'autel le souvenir du sacrifice de la croix. Sa fidélité à ce souvenir est, de la part d'un trop grand nombre d'hommes, l'objet de leurs railleries et même de leurs attentats. Il n'est rien que l'enfer ne leur suggère pour essayer de la corrompre et de la faire tomber dans l'erreur. De quelles menaces, de quelles promesses n'a-t-on pas joué dans le but ou de l'effrayer ou de la séduire ? On eût été si heureux de jeter un démenti à la parole du Maître : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise. »

A ses souffrances d'Epouse s'ajoutent pour l'Eglise ses angoisses de Mère. Ah ! c'est bien dans la douleur qu'elle enfante les âmes ! L'histoire de ses conquêtes est l'histoire de son martyre. Les premières conversions de païens à la foi chrétienne lui ont coûté des flots de larmes et de sang. Si, dans la suite, les générations issues des chrétiens des premiers âges n'ont pas déchiré son sein maternel, elle a pleuré amèrement sur des désertions, des trahisons, des apostasies trop nombreuses, et elle endure de nouveaux tourments pour ramener au bercail ces égarés et pour procurer la vie de la grâce à tant de peuples encore plongés dans les superstitions païennes.

Ah ! si du moins ses enfants ne la payaient pas trop souvent d'ingratitude ! Mais beaucoup l'abandonnent, retournent contre elle ses bienfaits et travaillent à détacher de son affection les âmes les plus chères à son cœur. Il y a plus : elle qui, par la doctrine qu'elle a charge d'enseigner, est la grande libératrice du genre humain, elle qui a affranchi les esclaves, elle qui a réhabilité la femme et qui recommande aux hommes de s'aimer les uns les autres, nous la voyons aujourd'hui dénoncée et traitée en ennemie des individus et des peuples.

La vie de chacun de nous n'est pas moins abreuvée d'amertume que la vie générale de l'Eglise. Ne parlons pas de ces épreuves, maladies ou infirmités qui n'atteignent que le corps, bien qu'elles constituent, les secondes très particulièrement, une lourde croix. Mais, dans l'intime des âmes, fréquents sont les obstacles à surmonter, les tentations à éloigner, les assauts à repousser, les luttes à soutenir. Ne faut-il pas défendre notre foi contre les allégations de l'impiété, les objections du rationalisme, les sophismes de l'incroyance, les obscurités du mystère ? Ne faut-il pas avoir confiance aux promesses de Jésus, malgré le triomphe apparent du mal, alors que le démon semble avoir reçu tout pouvoir pour étendre son empire ? Ne faut-il pas rester fidèle à une loi qui gêne la nature et refrène les passions, malgré les sourires, les séductions, les entraînements du monde et les révoltes des sens ? Ne faut-il pas persévérer dans l'amour de notre Dieu, quelle que soit la persistance ou l'intensité de l'épreuve, et en dépit de défaillances aussi nombreuses peut-être qu'humiliantes ?

Cet ensemble de difficultés auxquelles se heurte chaque jour l'âme vertueuse, le vrai chrétien, c'est le « joug » que nous impose Notre-Seigneur; « suave » pour qui le porte vaillamment et avec amour, il reste néanmoins crucifiant pour la partie inférieure de notre être.

II. — *Leur pourquoi*

Quelles raisons Notre-Seigneur a-t-il de nous imposer ce joug de l'épreuve ? Ce sont des raisons de justice, de prudence, de charité et d'imitation.

Raison de *justice*. Ayant tous péché en Adam et personnellement, nous avons tous à expier ; le juste lui-même n'est pas exempt d'imperfections (Jac., III, 2), et l'apôtre S. Jean nous déclare que « si nous disons être sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. » (I Jo., I, 8).

Raison de *prudence ;* car nos bonnes dispositions et nos progrès dans la vertu nous laissent néanmoins faillibles, intéressés par conséquent à nous prémunir contre les retours offensifs toujours possibles de nos mauvais instincts. Et il y a dans tout péché une déviation de l'âme qui ne se corrige que par l'effort soutenu de la volonté dans le sens opposé à l'inclination naturelle.

Raison de *charité*. Jésus nous aime d'un im-

mense amour ; la seule manière de le payer de retour est d'embrasser généreusement sa loi, de répondre à son sacrifice par notre propre immolation. En nous associant à sa Passion, il nous associe pareillement à sa Rédemption, il nous permet de travailler avec lui au salut du monde, ce qui est le privilège des grandes âmes. Nous unir intimement à ses souffrances, c'est nous assurer le gage d'une union plus glorieuse à son triomphe.

Raison d'*imitation*. Si dans l'ordre humain l'élève peut dépasser le maître et s'élever socialement audessus de lui, dans l'ordre surnaturel le disciple ne saurait être traité plus favorablement que le maître. « J'ai été éprouvé, a dit Jésus, vous le serez vous-mêmes comme moi et aussi à cause de moi. »

C'est ainsi que la souffrance est la caractéristique du chrétien ; à tel point qu'il y aurait lieu, a dit un saint, de trembler pour le salut de ceux dont la vie serait exempte de croix.

III. — *Conséquence pratique*

Les raisons que je viens de mentionner suffiraient à nous rendre facile la soumission aux desseins de la Providence. Cette soumission, qui est en effet la leçon à tirer des considérations précédentes, nous deviendra douce si nous sommes convaincus que l'épreuve est bienfaisante, féconde et de courte durée.

Elle est *bienfaisante*. La lutte met dans la nécessité de prendre position. Ici la neutralité n'est pas possible. Notre volonté s'affermit par l'obligation où nous sommes de choisir entre le bien et le mal, de nous ranger dans le camp des amis de Dieu et de nous attacher davantage à sa cause. Notre-Seigneur l'a formellement déclaré : si l'on n'est pas avec lui, on est contre lui ; si l'on n'est pas du parti de la vérité et de la vertu, on se fait partisan de l'erreur et du vice.

Elle est *féconde*. Ecoutons S. Paul nous en promettre les fruits : « Tous ceux qui exercent le métier d'athlète s'imposent de grandes privations, pour gagner une couronne périssable ; mais nous, nous en attendons une incorruptible. Pour moi, je cours et je ne cours pas au hasard ; je combats, non en donnant des coups dans l'air. » (I Cor., IX, 12). Et ailleurs : « Si nous souffrons et luttons avec le Christ, nous règnerons avec lui. » (I Tim., II, 22). Et, ajoute-t-il encore : « Les afflictions si courtes et si légères de la vie présente opèrent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » (II Cor., IV, 17).

Elle est *de courte durée*, vient de nous dire le grand Apôtre, soit que Jésus, durant les jours de notre pèlerinage, en nous visitant nous apporte ses intimes et suaves consolations ; soit que la mort nous réunisse définitivement à lui, après 20, 40, 60 ans passés sur cette terre à son service. Qu'est-ce que la vie la plus longue sinon un point en regard de l'éternité ? Oh ! alors, nous ne le verrons plus, ce bon Maître, sous des voiles et des apparences, « comme dans un miroir et à travers des images obscures » (I Cor., XIII, 12), mais tel qu'il est, infiniment beau, glorieux et éternel ; nous jouirons de lui, de ses entretiens, de ses tendresses, de sa paix et de ses délices pendant toute l'éternité. « Vous aurez pleuré, vous aurez gémi, nous dit-il, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. »

* *

Cessons donc, m. f., de nous étonner si les mondains se livrent aux plaisirs et paraissent s'enivrer de bonheur : c'est là leur part ; ils ne pensent qu'à la vie présente, ils ne voient, ils n'aspirent pas audelà, ils y mettent toute leur ambition et leur activité, *mundus gaudebit*. Ne leur envions pas leurs joies éphémères et trompeuses, et loin de nous plaindre des épreuves que Dieu nous envoie, bénissons sa main comme celle d'un Père infiniment aimant, dont la tendresse n'a d'égale que la félicité à laquelle il nous prédestine. Ainsi soit-il.

POUR LE PATRONAGE DE S. JOSEPH

I

LE PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

Mes frères,

S. Joseph pourrait être et est en effet invoqué comme Patron par de nombreuses catégories de personnes. Les charpentiers, les menuisiers, les charrons, les bûcherons le regardent comme l'honneur de leur profession, parce qu'il a comme eux manié la scie et le rabot. Les chefs de famille, les époux et les pères ont raison de voir en lui un parfait modèle. Les voyageurs et les exilés se recommandent à lui, car il a connu les voyages pénibles et le dur chemin de l'exil. Nous souvenant qu'il est mort saintement entre les bras de Jésus et de Marie, nous aimons à lui recommander nos derniers instants et à l'invoquer comme le Patron de la bonne mort.

L'Eglise a fait mieux encore : elle l'a établi père et protecteur de tous ses enfants sans exception, en le proclamant Patron de l'Eglise universelle. Nous allons voir comment elle l'a fait et combien elle a eu raison de le faire.

I

S. Joseph est tellement désigné pour être le Patron de l'Eglise que, bien avant de recevoir ce titre officiellement du Souverain Pontife, il l'avait déjà reçu de la piété des fidèles. Dès le début du XVIe siècle, un illustre fils de S. Dominique, Isidore de Isolanis, a prédit le grand événement que la fin du XIXe siècle a vu se réaliser :

« Le Saint-Esprit, dit-il, ne cessera point d'agir sur les cœurs des fidèles jusqu'à ce que l'Eglise universelle honore avec transport le divin Joseph d'une vénération nouvelle, fonde des monastères, érige des églises et des autels en son honneur. Jésus-Christ, pour la gloire de son propre nom, a destiné S. Joseph à être le Patron particulier et principal de tout l'empire de l'Eglise militante. C'est pourquoi, avant le jour du Jugement, tous les peuples connaîtront, vénéreront et adoreront le nom du Seigneur et les dons magnifiques que Dieu a faits à S. Joseph, dons qu'il a voulu laisser presque cachés pendant une longue suite de temps... Le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, obéissant à l'impulsion du Saint-Esprit, commandera que la fête du Père putatif de Jésus, de l'époux de la Reine du monde, de l'homme très éminent en sainteté, soit célébrée dans toutes les contrées de l'Eglise orthodoxe. Et ainsi celui qui dans le ciel a toujours été au premier rang, ne sera point à un rang inférieur sur la terre. » *(Summa de donis beati Joseph*, IIIa P., c. VI).

Et ce n'était point là le sentiment isolé d'un pieux serviteur de S. Joseph. Un siècle plus tôt, dans une des circonstances les plus mémorables dont l'histoire ait gardé le souvenir, dans une des assemblées les plus augustes que le monde ait jamais vues, un

homme parlait en face d'un trône où le livre des deux Testaments reposait sur la pourpre et l'or. Silencieux, recueillis, les légats du Pape, plus de vingt cardinaux, plus de deux cents évêques, une foule de docteurs l'écoutaient : c'étaient les Pères du concile de Constance ; l'homme qui parlait, c'était un Français placé à la tête de l'enseignement public de notre pays, c'était Gerson, le chancelier de l'Université de Paris. Ce jour-là, le 19e de mars, l'éloge de S. Joseph était le thème de son discours. Or, que disait-il aux membres de l'illustre assemblée, à cette éminente représentation de l'Eglise enseignante, qui l'approuvait pleinement ? Il lui conseillait « de se placer par un choix réfléchi sous le patronage de S. Joseph. Vous trouverez dans ce secours si puissant, disait-il, un remède efficace au malheureux schisme qui déchire depuis si longtemps le vêtement sans couture du Christ, c'est-à-dire l'unité de l'Eglise catholique. »

A partir de ce moment, S. Joseph, dont le nom signifie « accroissement », va voir s'accroître de jour en jour le culte qui lui est rendu. S. Bernardin de Sienne s'en va de ville en ville chanter ses louanges et rend son nom populaire par toute l'Italie. En affirmant qu'elle ne lui a jamais rien demandé sans l'obtenir, sainte Thérèse encourage l'Espagne à le prier, et ses religieuses propagent sa dévotion partout où elles s'établissent. Bossuet proclame ses grandeurs devant la cour, et le roi de France place son royaume sous sa protection.

II

Les papes ne pouvaient rester indifférents à cette dévotion sans cesse grandissante des fidèles envers S. Joseph. Tous, l'un après l'autre, se plurent à l'encourager. Le pape Sixte IV établit en 1476 une fête spéciale en son honneur. Innocent VIII en 1486 fait passer cette fête du rite simple au rite double. Grégoire XV en 1621 et Urbain VIII un peu plus tard rendent cette solennité obligatoire pour tout l'univers catholique. Cédant aux instances d'une pieuse Carmélite de la noble famille des Colonna, en 1714 Clément XI compose pour la fête de S. Joseph, qu'il élève au rite double de seconde classe, un office spécial avec des leçons et des hymnes particulières.

Au commencement du XVIIIe siècle est instituée la fête des Epousailles de S. Joseph et de la T. S. Vierge, et quelques années après, à la prière du grand-duc de Toscane, est approuvée une « Messe de la bonne mort » sous l'invocation de S. Joseph. A son tour Benoît XIII permet l'insertion du nom de S. Joseph dans les litanies des Saints, et sur le rapport du docte cardinal Lambertini, il lui donne la toute première place après S. Jean-Baptiste. Le savant cardinal disait dans son rapport : « S. Joseph a été appelé par un de ses plus fervents panégyristes le Patron de l'Eglise militante. Puissent ses prières obtenir de Dieu la paix à l'Eglise et la conversion de tous ceux qui sont dans l'erreur ! »

On se souvint de ce vœu en Europe, et surtout à Rome, pendant les orages de la Révolution française. Une fête du « Patronage de S. Joseph » fut instituée en quelques diocèses. Ce n'était pas encore assez. On vit peu à peu, sur les divers points de la chrétienté, se former cette opinion que pour guérir les maux du présent et conjurer ceux de l'avenir, l'univers catholique devait être placé par un acte solennel du Saint-Siège sous le patronage de S. Joseph. Pie IX donna une première satisfaction à ce désir en établissant au 3e dimanche après Pâques une fête du Patronage de S. Joseph ; et ainsi notre saint, dont la fête du 19 mars n'avait pas grande solennité, à cause du Carême, reçut désormais partout un culte public obligatoire.

Toutefois, la déclaration authentique du titre de « Patron de l'Eglise universelle » manquait encore. Les suppliques se multiplièrent pour l'obtenir, venant des divers points de la catholicité. En 1863 spécialement, de nombreux cardinaux, archevêques et évêques, prélats mitrés, généraux et provinciaux d'Ordres religieux réunis à Trente pour le troisième centenaire du fameux Concile, en envoyèrent une particulièrement pressante. Enfin, pendant la tenue du concile du Vatican, les Pères qui en faisaient partie reçurent une demande les priant de reconnaître solennellement S. Joseph, par une constitution conciliaire, comme le premier et principal Patron de l'Eglise universelle. La guerre franco-allemande et l'invasion des Etats pontificaux ne laissèrent pas le temps d'exaucer cette requête. Cependant les malheurs de l'Eglise rendaient plus nécessaire que jamais ce grand acte. C'est alors que le Souverain Pontife Pie IX résolut de l'accomplir. Le 8 décembre 1871, durant la célébration de la messe, il faisait lire dans les trois grandes basiliques de Latran, du Vatican et de Sainte-Marie Majeure, un décret de la S. C. des Rites, approuvé par sa Suprême Autorité, en vertu duquel le Bienh. Patriarche S. Joseph était déclaré et reconnu comme Patron de l'Eglise catholique universelle.

III

En répondant ainsi aux vœux ardents des fidèles et de l'épiscopat, Pie IX approuvait et encourageait leur dévotion envers S. Joseph, mais il n'ajoutait rien à ses attributions. Patron de l'Eglise, il l'était déjà de par la volonté de Dieu, et cela depuis le jour où il fut choisi pour être le Chef et le Protecteur de la Sainte Famille. Chef de la Sainte Famille, il était chargé de la gouverner, de la protéger, de la défendre, de pourvoir à ses besoins. Mais l'Eglise, qu'est-ce autre chose qu'une extension de la Sainte Famille de Nazareth ? Ceux qui la composent sont les frères de Jésus-Christ, ou plutôt les membres de son corps mystique. « Le Christ et l'Eglise, dit S. Thomas, sont comme une seule et même personne dont Jésus-Christ est la tête et dont nous sommes les membres. » N'est-il pas naturel que le gardien de la tête soit aussi le gardien du corps et des membres ? N'est-il pas convenable que l'Eglise se confie d'une manière toute particulière à la sollicitude affectueuse du même saint que Jésus-Christ a eu pour tuteur et pour père nourricier ? Pour échapper aux innombrables embûches de ses ennemis, sous quelle égide plus sûre pourrait-elle se placer que celle de S. Joseph, qui a déjoué les desseins criminels d'Hérode contre le Sauveur ? D'autre part, nous sommes les enfants de Marie, qui nous a tous reçus de son Fils mourant et nous a tous adoptés sur le Calvaire. Or, si S. Joseph est le père de Jésus parce qu'il est l'époux de Marie, n'est-il pas du même coup et pour la même raison notre père à tous, et donc le protecteur et le patron de tous les enfants de l'Eglise ?

« A titre d'époux de Marie et de père adoptif de Jésus, dit Léon XIII, Joseph a sur l'Eglise une autorité paternelle. Il est donc naturel et très digne de lui que, de même qu'il subvenait autrefois à tous les besoins de la Sainte Famille de Nazareth et l'entourait de sa protection, il couvre maintenant de son céleste patronage et défende l'Eglise de Jésus-Christ.

Ce sont les mêmes fonctions qu'il exerce ; il demeure le chef de la famille de Jésus. »

* *

Pie IX a donc eu bien raison de proclamer S. Joseph Patron de l'Eglise, puisque même avant de porter ce glorieux titre il en avait l'office et en acquittait les devoirs. En terminant, disons-lui donc avec Bossuet :

« O Joseph, soyez véritablement notre soutien et notre intercesseur ! Vous avez veillé à Nazareth sur Jésus, sur cette vigne dont nous sommes les ceps ; veillez aussi sur les rameaux, puisque la souche première a été si bien gardée et défendue par vous ! Vous avez entouré de dévouement et de sollicitude Celui qui est la Pierre angulaire de tout l'édifice chrétien ; ne soyez ni moins empressé ni moins puissant pour soutenir l'Eglise romaine, bâtie et appuyée sur cette Pierre vivante qui est le Christ, le Fils de votre ineffable paternité. Enfin, ô Joseph, puisque vous avez été un père si tendre pour « l'Evêque de nos âmes », pour « l'Apôtre et le Pontife de notre confession et de notre foi », ayez une tendresse et une affection égales pour le Pontife suprême, pour l'Episcopat catholique, pour la race choisie, pour la nation sainte, pour le peuple que Jésus-Christ s'est acquis par sa mort, afin que vous ayant loué et béni sur la terre en raison de vos bienfaits, nous vous bénissions au ciel pour le bonheur éternel que nous vous devrons. » Ainsi soit-il.

II

LE GARDIEN FIDÈLE

Custos Domini sui glorificabitur.
Le gardien de son Seigneur sera glorifié. (Prov., XXVII, 18).

Mes frères,

En annonçant, sous l'inspiration du ciel, qu'au fidèle gardien de son Maître Dieu accorderait une grande gloire, Salomon, le roi sage, avait-il la vision de celui que concernait cette prophétie ? Je l'ignore; mais l'Eglise en en faisant l'application à S. Joseph nous l'a désigné comme celui qui en était l'objet. Reconnaissons-le donc dans cet éloge et voyons comment il l'a mérité.

I

Gardien, il le fut tout d'abord *des droits du Christ à venir.*

Dieu avait promis que le Désiré des nations, le Messie, naîtrait de la grande famille de Sem, de la lignée royale de David. Les semaines prédites par Daniel sont écoulées ; les enfants de Sem sont groupés dans une région de la Palestine ; c'est donc là qu'il faut chercher le Sauveur promis. Le sang généreux de Juda lui sera fourni, le Seigneur l'a gardé à l'ombre de son temple où Marie grandit sous le regard de Dieu ; la lignée royale lui sera apportée par l'humble charpentier de Nazareth, Joseph, descendant du roi David.

De toute éternité, Dieu qui avait devant les yeux l'incarnation de son Fils, avait prédestiné Joseph pour être l'ange gardien des droits de Jésus au trône de David, et fidèle gardien, Joseph avait correspondu aux desseins du Très-Haut, encore cachés pour lui, par sa docilité à faire chaque jour la volonté de Dieu. Aussi, entre tous les descendants du grand roi, Dieu le distingue, et Joseph, désigné selon la tradition par un miracle, devient l'époux de Marie.

II

Gardien des droits de Jésus, il devient le gardien *de la virginité de Marie et des secrets de Dieu.*

Merveilleuse union que celle de Marie et Joseph, préparée dès l'origine des temps par la Providence ! « C'est, nous dit Bossuet, une virginité qui s'unit à une autre virginité » pour la garder et l'ombrager en quelque manière. Joseph a compris sa haute mission. Aussi vous connaissez ses angoisses jusqu'à ce que l'ange lui révèle les mystères sacrés de l'Incarnation.

Instruit de par Dieu de ces grandes choses, il doit en garder le secret. Il doit demeurer le voile pudique qui protègera l'honneur de Marie en sa divine maternité. Le monde n'était point préparé à recevoir cette grande nouvelle que nous chantons maintenant à pleine voix : « Jésus né de la Vierge Marie », et Joseph sera là pour dire aux méchants qui chercheraient un père : « Il est mon fils. » L'enfer aussi, qui sait révolu le temps des prophéties, ne devait point reconnaître le Messie dans l'enfant de Bethléem.

Les secrets de Dieu seront si bien gardés que les Juifs diront du Christ : « N'est-ce point le fils du charpentier de Nazareth ? » (Mt., XIII, 55), et que le démon lui-même, au jour où Jésus lui dira : « Il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu » (Mt., IV, 7) ne comprendra point qu'il a devant lui le Fils de Dieu.

Dans la pauvre étable de Bethléem, où Marie a déposé avec amour dans la crèche son fils bien-aimé, Joseph reçoit d'elle ce divin dépôt qu'il gardera, avec quelle sollicitude ! toute sa vie durant.

III

Gardien de Jésus, peut-il être dit quelque chose de plus à sa gloire ? Et s'il est vrai que plus une personne est élevée en dignité, plus l'est aussi l'ange chargé de veiller sur elle, que penser de l'excellence de celui à qui Dieu a confié la garde de son divin Fils, N.-S. Jésus-Christ ? Que dire de plus à la gloire de Joseph, que le choix de Dieu et que sa parfaite fidélité à cette haute mission ?

A peine Jésus est-il né qu'Hérode veut le mettre à mort ; sur la révélation que l'ange lui en fait, au milieu même de la nuit, Joseph emportant son trésor se met en marche jusqu'à la terre de l'exil, là où ne s'étend plus la juridiction du tyran.

Sur le sol d'Egypte, et au retour dans le pays de ses pères, Joseph demeurera le gardien vigilant de Jésus. Un moment, il le perd de vue à Jérusalem, et après trois jours de recherches laborieuses et de poignantes angoisses, vous entendez le cri de son affliction dans celui de Marie : « Nous vous cherchions dans la douleur. » (Luc, II, 48). Et cette garde d'honneur de Joseph durera jusqu'au jour où le temps marqué par les desseins de Dieu étant venu, il s'endormira paisiblement, sa mission finie, entre les bras de son Fils adoptif et de sa sainte épouse.

IV

Maintenant que le Christ jouit de sa gloire, il vit en nous par sa grâce, au milieu de nous par son Eglise, et S. Joseph a repris auprès de lui sa divine garde.

1° Il garde Jésus dans les âmes par *la grace*, car il est l'époux de Celle que l'Eglise salue sous ce vocable gracieux de « Mère de la grâce divine ». Or, par les droits du mariage, tous les biens de Marie sont les biens de son époux. Dès lors Joseph tient

entre ses mains d'immenses trésors spirituels; mieux que personne il peut donc entretenir, conserver cette vie du chrétien, la grâce, qui n'est pas autre chose que Jésus, selon la parole de l'Apôtre : « Ma vie c'est le Christ » (Phil., I, 21), vie dont il est pour nous un si parfait modèle.

La vie chrétienne se résume en effet tout entière en l'amour de Dieu et en l'amour du prochain. En ces deux préceptes, Notre-Seigneur le proclame, consistent toute la loi et les prophètes (Mt., XXII, 40). Or, si nous ouvrons l'Evangile, qu'y lisons-nous de Joseph ? « Ce fut un homme juste, » et ici c'est Dieu qui parle. Juste, il dut donc en tout point être le fidèle observateur de la loi.

Qu'il ait aimé Dieu, cela se comprend par le choix du Seigneur qui lui a confié son Fils, et par sa fidélité à entourer de sa tendre sollicitude ce cher dépôt. Ne me demandez point s'il a aimé le prochain, car c'est une conséquence de l'amour de Dieu. — Il me semble encore que lorsqu'il prenait Jésus en ses bras et recevait ses baisers, le Fils de Dieu renouvelant le souffle de vie de son Père sur le premier homme, lui octroyait des inspirations de vie surnaturelle qu'il aurait plus tard à transmettre aux âmes. Aussi la remarque de sainte Thérèse ne me surprend point : « Jusqu'ici, dit-elle, j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour S. Joseph une dévotion vraie, faire des progrès dans la vertu, car ce céleste protecteur favorise d'une manière frappante l'avancement spirituel de ceux qui se recommandent à lui. »

2° Gardien de la grâce dans les âmes, S. Joseph est le gardien de Jésus *en son Eglise*. Le pape Pie IX, reconnaissant que l'Eglise « a toujours imploré le secours du bienheureux Joseph dans les circonstances critiques », en donne cette raison : « De même que Dieu avait établi chef de toute la terre d'Egypte Joseph fils de Jacob, de même il choisit un autre Joseph dont le premier avait été la figure, il le fit seigneur et prince de sa maison et de ses biens, et le choisit pour gardien de ses principaux trésors. » Or, le trésor de Dieu c'est son Fils et les âmes rachetées de son sang, l'Eglise, corps mystique de Jésus.

Ecoutons maintenant Léon XIII. Implorant le secours d'En-haut dans la tourmente qui s'est déchaînée sur l'Eglise, après nous avoir dit d'élever nos regards vers le ciel et de contempler l'étoile qui est Marie, il nous dit qu'en ces jours d'affliction toute notre confiance est en la garde du glorieux S. Joseph.

« La maison de Nazareth dont il fut le gardien contenait les prémices de l'Eglise naissante. De même que la T. S. Vierge est la Mère de Jésus-Christ, elle est la mère de tous les chrétiens, qu'elle a enfantés sur le Calvaire, au milieu des souffrances suprêmes du Rédempteur ; Jésus-Christ aussi est comme le premier-né des chrétiens, qui par l'adoption et la rédemption sont ses frères. Telles sont les raisons pour lesquelles le bienheureux Patriarche regarde comme lui étant particulièrement confiée la multitude des chrétiens qui composent l'Eglise, c'est-à-dire cette immense famille répandue par toute la terre, sur laquelle, parce qu'il est l'époux de Marie et le père nourricier de Jésus-Christ, il possède comme une autorité paternelle. Il est donc naturel et très digne du bienheureux Joseph que, de même qu'il subvenait autrefois à tous les besoins de la famille de Nazareth, et l'entourait saintement de sa protection, il couvre maintenant de son céleste patronage et défende l'Eglise de Jésus-Christ. » (Encyclique *Quanquam pluries).*

* *

Confions-nous donc tous à sa garde. « Il existe d'ailleurs, poursuit le Pape, des raisons pour que les hommes de toute condition et de tout pays se recommandent et se confient à la garde du bienheureux Joseph. Les pères de famille trouvent en lui la plus belle personnification de la vigilance et de la sollicitude paternelle; les époux, un parfait exemple d'amour, d'accord et de fidélité conjugale ; les vierges ont en lui, en même temps que le modèle, le protecteur de l'intégrité virginale. Que les nobles de naissance apprennent de lui à garder, même dans l'infortune, leur dignité ; que les riches comprennent, par ses leçons, quels sont les biens qu'il faut le plus désirer et acquérir au prix de tous ses efforts.

« Quant aux ouvriers, aux personnes de condition médiocre, ils ont comme un droit spécial à recourir à Joseph et à se proposer son imitation. Joseph, en effet, de race royale, uni par le mariage à la plus grande et à la plus sainte des femmes, regardé comme le père du Fils de Dieu, passe néanmoins sa vie à travailler et demande à son labeur d'artisan tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille. »

Ecoutons, m. f., la parole de notre Père bien-aimé et soyons, nous, les défenseurs de Jésus, les porte-étendard du Christ ; soyons les apôtres de la dévotion à S. Joseph, le premier gardien des droits de Dieu, le premier défenseur de son Fils, afin que comme lui, fidèles à Jésus en notre vie, nous mourions de la mort des justes et que notre dernier jour soit semblable au dernier jour de Joseph. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

7e Jour

HONORER MARIE, C'EST NOUS RENDRE TRÈS AGRÉABLES A SON CŒUR

Un converti de ces dernières années raconte, dans le récit qu'il fait de son retour à Dieu, que lorsque le prieur de la Trappe lui recommanda le chapelet, il lui fit cette objection : « Ce moyen mécanique pour réciter des oraisons me gêne un peu. Je ne sais pas, mais il me semble qu'au bout de quelques secondes, je ne pourrai plus penser à ce que je répète. — Qu'importe ? lui répondit le prieur. Vous avez connu des pères de famille ? Leurs enfants leur racontaient n'importe quoi, et ils étaient ravis de les entendre. Pourquoi voulez-vous que Notre-Seigneur, qui est un bon Père, n'aime pas écouter ses enfants, même lorsqu'ils ne savent pas ce qu'ils disent ? »

Appliquons cette pensée à la T. S. Vierge. Les moindres manifestations de notre amour envers elle lui sont agréables. Notre dévotion à son égard charme son cœur.

I

Marie est Mère, et une mère aime à entendre ses enfants lui redire leur amour.

Une mère aime à entendre son enfant lui dire qu'il l'aime. Elle est heureuse quand de lui-même il vient près d'elle pour l'embrasser et lui témoigner son affection par de naïves caresses. Rien ne la contriste comme de voir que son dévouement n'est pas payé

de retour, et que son enfant paraît comme insensible devant les manifestations de sa tendresse.

Marie est Mère, et tout ce que notre amour nous suggère pour l'honorer et la prier trouve un écho dans son cœur et provoque, de sa part, dans nos âmes l'effusion des grâces de Dieu.

Marie aime à voir les petits enfants qui, attirés d'instinct vers elle, répètent son doux nom avec confiance et amour.

Marie aime à voir les premiers communiants qui viennent, au seuil de l'adolescence, placer sous sa protection leur innocence et leurs résolutions.

Marie aime à voir les jeunes gens et les jeunes filles s'adresser à elle pour la supplier de les garder dans la pureté et dans l'honneur.

Marie aime à voir les époux mettre leurs serments et leur avenir sous sa puissante protection et lui demander de bénir leur union.

Marie aime à voir les justes recourir à elle pour assurer leur persévérance, et les pécheurs dans leurs alarmes se réfugier près d'elle, certains de trouver toujours dans son cœur compassion et miséricorde.

Marie aime à voir les mourants placer en elle toute leur espérance, murmurer son nom béni au milieu de leurs souffrances et de leurs angoisses.

En un mot, l'hymne qui, de tous les points de la terre, monte à chaque heure vers le cœur de Marie est pour elle comme une délicieuse musique qui la réjouit, la console et la prédispose à verser sur ceux qui lui sont fidèles les grâces les plus puissantes et les meilleures bénédictions.

Saurait-on quelque chose de plus doux que de penser qu'il y a au ciel un cœur de Mère qui nous aime tendrement, constamment, qui nous aime tous sans exception et qui est sensible à la moindre marque d'affection que nous lui témoignons ? Combien doit nous être chère la dévotion à la Sainte Vierge, qui nous révèle cette douce et suave vérité et nous en fait recueillir les précieux avantages !

II

Marie a prouvé souvent par des faits combien lui est agréable la dévotion qu'on a pour elle.

L'Eglise, interprète autorisée de la pensée de Dieu, place dans ses offices, sur les lèvres de Marie, ces paroles du livre des Proverbes : « Bienheureux ceux qui marchent dans mes voies. Bienheureux l'homme qui m'écoute... En moi réside la grâce de tout bien et de toute vérité ; en moi toute espérance de vie et de vertu... Celui qui entend ma voix ne sera pas confondu... Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie et il puisera le salut dans le Seigneur. »

Cette bonté pour les âmes qui lui sont dévouées, Marie l'a manifestée, non seulement en leur obtenant largement la grâce dont elle est la dispensatrice, mais en venant à leur secours dans les moindres détails de la vie quotidienne, dans leurs petites comme dans leurs grandes difficultés.

Les saints qui l'aimaient ont souvent éprouvé sa bonté sans limite. Marie agissait vraiment à leur égard comme une mère. Pour eux se réalisait la parole de l'Ecriture : « Comme une mère caresse son enfant et lui sourit, ainsi je vous consolerai ; vous me verrez, et votre cœur s'épanouira. » Un jour, elle aida de ses mains sainte Catherine de Sienne à pétrir le pain de la famille. Une autre fois, elle alla au secours de sainte Zite, égarée la nuit dans un chemin plein de dangers, et l'accompagna tout le long de la route sans se faire connaître, opérant plusieurs miracles pour que la pieuse servante ne se laissât aller à aucune frayeur. Enfin, elles arrivèrent à Lucques, à la maison des maîtres de sainte Zite. Alors celle-ci, dans sa reconnaissance, embrassa la main de la voyageuse inconnue, en l'invitant à prendre un peu de repos le reste de la nuit ; mais Marie disparut, souriante. Nous lisons pareillement, dans la vie de S. Dominique, qu'un jour qu'il était épuisé de fatigue et d'austérités, Marie daigna aussi venir auprès de lui, accompagnée de cent cinquante vierges du Paradis, pour le fortifier et le rendre capable de continuer sa glorieuse mission.

N'est-il pas touchant, ce fait de la vie de S. Alphonse Rodriguez ? Un jour que le saint vieillard gravissait une montagne au sommet de laquelle se trouvait une chapelle où il se rendait pour prier, il sentit une douce main qui essuyait son front ruisselant de sueur, et il comprit que c'était Marie qui lui avait donné cette marque de bonté toute maternelle.

Pour tous ceux qui honorent Marie se réalise invisiblement, mais réellement, ce trait de la vie de S. Bernard saluant avec amour la statue de Marie dans l'abbaye d'Affighem : « *Ave Maria*, Je vous salue, Marie », et entendant la statue lui répondre : « Je vous salue, Bernard. »

Touchante histoire, admirable symbole ! Marie est heureuse de nous prouver combien notre dévotion envers elle lui est agréable et touche son cœur. Toujours aimable, elle répond par les plus insignes faveurs à la bonne volonté qu'on lui témoigne pour l'honorer. En sorte que la dévotion qu'on a pour elle ne se recommande pas seulement par les charmes que nous y trouvons, mais par l'attrait de notre intérêt bien entendu. Je comprends alors que les cœurs se sentent inclinés vers Marie par la plus suave confiance et qu'elle soit, selon la parole expressive d'un docteur, « la Ravisseuse de tous les cœurs. »

* *

Il faut le reconnaître, l'amour de Marie pour nous dépasse toujours incomparablement celui que nous lui portons. S. Alphonse Rodriguez disait un jour à la Sainte Vierge : « Ma très aimable Mère, je sais que vous m'aimez, mais pas autant que je vous aime. » Mais la Vierge lui répondit : « Que dis-tu, mon enfant ? mon amour l'emporte sur le tien comme le ciel sur la terre. »

Voilà comment Marie répond aux hommages que nous lui rendons.

Quelle belle et consolante doctrine ! Il y a au ciel un cœur de Mère qui nous aime ardemment et constamment, qui nous aime tous et chacun de nous avec une tendresse dont nous ne pouvons nous faire une idée, qui nous aime immensément plus que la plus aimante des mères ne chérit son fils unique, qui ne se lasse jamais dans son amour malgré nos fautes et nos faiblesses de toutes sortes. Comment, dans ces conditions, n'essaierions-nous pas de lui témoigner notre reconnaissance et de plaire à son cœur en pratiquant à son égard les exercices de la dévotion la plus tendre ?

Oui, ô Marie ! je veux vous aimer et vous servir toujours. Je vous consacre mon esprit, mon cœur, mon âme, mon être tout entier. A vous mon admiration et ma confiance. Protégez-moi, priez pour moi pendant les jours de ma vie et à l'heure de ma mort. Faites qu'après vous avoir aimée sur la terre, j'aie le bonheur de vous aimer à jamais pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

8e Jour

HONORER MARIE EST TRÈS DOUX AU CŒUR DES CHRÉTIENS

Le bon Dieu a comblé Marie des dons les plus magnifiques. Il a accumulé en elle toutes les richesses de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel ; il en a fait une créature idéale élevée jusqu'aux cieux.

Plus que tous les anges et tous les saints, elle participe aux perfections de Dieu ; mais de peur qu'elle ne nous effrayât par sa majesté et ses grandeurs, il l'a faite tendre, douce, aimable, s'attachant les âmes par les manifestations de la plus suave bonté, et c'est pourquoi Marie charme le cœur de l'homme.

I

Rien n'est plus attrayant pour le cœur de l'homme que la dévotion à Marie.

Marie embellit le dogme catholique. Elle est dans l'Eglise ce qu'est le printemps dans la nature, la mère dans la famille.

De cette fleur gracieuse s'échappe un divin parfum qui embaume tout. De sa main à la fois virginale et maternelle, touchant tous les dogmes, elle les embellit tous et leur donne une couleur riante. Nos dogmes et nos préceptes sont sévères en eux-mêmes. Hélas ! il faut bien le dire, ils semblent durs à porter. Ils pourraient souvent déconcerter l'intelligence et peser lourdement sur le cœur. Retranchez Marie, et la religion prendra une teinte sombre et triste ; ce sera comme une année sans moi de mai, une famille sans mère. Mais avec Marie, tout reprend la beauté, la grâce, la douceur. Il n'est pas un aspect du christianisme, si austère qu'il paraisse, qu'on ne puisse orner, adoucir, en montrant Marie dans un coin du tableau.

Marie embellit le culte catholique. Entrez dans une église, si pauvre soit-elle : vous y verrez la statue de cette créature privilégiée qui nous sourit en nous présentant dans ses bras le Fils de Dieu fait homme et dont elle est la Mère. Visitez un pays chrétien : vous y verrez partout des sanctuaires élevés en l'honneur de Celle que les fidèles considèrent comme leur Mère et à qui ils vont confier leurs peines et leurs difficultés en implorant son secours.

Parcourez l'année ecclésiastique. En même temps que les fêtes de Notre-Seigneur, vous y verrez toute une série de solennités instituées en l'honneur de la Mère de Dieu et que l'on célèbre avec la plus vive allégresse.

Quoi de plus doux et de plus charmant que les exercices annuels du Mois de Marie avec ses fleurs, ses lumières et ses cantiques ? Quoi de plus entraînant et de plus enthousiasmant que ces nombreux pèlerinages où les foules, unies dans un même sentiment d'amour, chantent les louanges de la Reine des cieux et sollicitent ses faveurs ?

Oui, en vérité, rien n'est plus attrayant dans la religion pour le cœur de l'homme que la dévotion à Marie.

II

Rien n'est plus consolant que le culte de Marie.

Un saint a dit : « Marie est le sourire du bon Dieu. » Ce nom, comme beaucoup de ceux dont on a décoré la Mère de Dieu et des hommes, n'est qu'une appellation symbolique ; mais sous l'image il y a une gracieuse réalité. Marie est, après Notre-Seigneur, la plus pure, la plus délicieuse, la plus parfaite expression de la bonté de Dieu pour nous. C'est pourquoi la dévotion à Marie rassure, ouvre le cœur et lui donne l'espérance.

En voyant la T. S. V. Marie, quel désolé n'essuie pas ses larmes ? quel pécheur n'espère pas son pardon ? quel opprimé n'attend pas sa délivrance ? quel délaissé ne se croit pas sûr de rencontrer un ami ? quel agonisant ne salue pas joyeusement l'éternité ?

Marie n'a qu'à se révéler pour chasser la crainte. Son cœur est plus doux que le miel, son nom résonne comme une musique délicieuse, sa parole charme l'oreille, sa tendresse maternelle nous protège du berceau à la tombe, sa bonté console nos douleurs, sa miséricorde pardonne sans se lasser à notre repentir. Dieu est juste, il sait punir. Marie ne veut qu'aimer. Son accueil n'a rien d'austère, aussi nulle contrainte n'entrave les élans du cœur de ses enfants; toute suave et toute souriante, elle attire les épanchements de leur confiance ; pleine de grâce, elle les reçoit sans ennui, sans fatigue, et elle est toujours prête à les accueillir. Elle embrase, elle dilate, elle réjouit les âmes qui se consacrent à elle.

Aussi que de concerts, de bénédictions et de prières montent vers elle ! De touchantes formules la nomment des noms les plus doux, l'appellent l'espoir et la vie du monde ; le petit enfant vient balbutier à ses pieds les paroles du cœur, les jeunes gens et les jeunes filles lui consacrent leur innocence, les époux leur union, les vieillards leurs dernières années, le voyageur sa route, le guerrier son épée, le marin ses dangers, le négociant ses affaires, le riche son opulence, l'indigent sa pauvreté, le malade ses douleurs, le mourant ses angoisses, le religieux et la religieuse leurs chastes abnégations, le prêtre son dévouement, les rois et les reines leur sceptre, et les nations leur orageuse fortune.

III

Personne autant que les Saints n'a goûté le charme du culte de Marie.

S. Stanislas Kostka, au seul nom de Marie, se mettait à pleurer ; le B. Hermann Joseph l'appelait son Epouse d'amour ; S. Philippe de Néri la nommait ses plus chères délices ; S. François Solano, transporté d'une sainte folie d'amour pour elle, se mettait quelquefois à la chanter et à jouer d'un instrument de musique devant son image, et disait qu' « il voulait, comme les amants dans le monde, donner une sérénade à sa bien-aimée Reine. »

Le cœur d'Ignace de Loyola était tout plein d'amour pour Marie. Nous n'en citerons que ce trait : au lendemain de sa conversion, suivant à cheval le chemin de Montserrat, et entendant un mécréant blasphémer la Sainte Vierge, il fut sur le point de foncer sur lui. Mais son cheval prit un autre chemin, la Providence épargnant ainsi au pieux chevalier un excès de zèle et lui évitant d'ensanglanter l'épée dont il allait faire don à l'autel de Notre-Dame.

S. Léonard de Port-Maurice ne passait jamais devant une statue de la T. S. Vierge sans lui dire : « O Marie, vous êtes ma Bien-aimée. »

Au son de l'horloge, l'apôtre des Indes, S. François-Xavier, disait : « O Marie, Mère de Dieu, souvenez-vous de moi ! »

S. Liguori interrompait la conversation pour réciter un *Ave Maria*.

S. Jean Berchmans ne cessait de répéter : « O Marie, je vous aime ; je ne veux pas me reposer jus-

qu'à ce que j'aie obtenu pour vous une tendre dévotion ! »

S. Stanislas Kostka chantait sans cesse cette tendre et confiante salutation, le *Salve Regina !*

Et à notre époque, que d'âmes saintes ont eu pour Marie une dévotion intime, vive, ardente, enthousiaste, montrant bien par là que l'amour de cette divine Mère faisait les délices de leur cœur ! Comme ce saint religieux mort il y a quelques années, qui traduisait ainsi son amour pour Marie :

« Quand vous voudrez savoir, à mon heure dernière,
Si l'instant est venu de me fermer les yeux,
Et réciter pour moi la suprême prière,
Que j'irai, je l'espère, achever dans les cieux,
Frères, ne scrutez point ma prunelle assombrie
Ni de mon souffle éteint l'intermittent effort ;
Mais découvrez mon cœur, tracez dessus *Marie :*
S'il ne tressaille pas, c'est que je serai mort. »

Que notre amour est languissant, comparé à cette flamme qui consumait les saints ! Essayons d'aimer un peu comme eux.

L'amour est une flamme, en effet, et une flamme ne s'enferme pas : il lui faut le large, l'air, la liberté, l'expansion. Que notre amour pour Marie ne reste pas enfermé au fond de notre cœur, qu'il vienne jusqu'à nos lèvres, et qu'il se manifeste en paroles d'amour et en salutations affectueuses.

* *

S. Bernard disait : « O vous, qui que vous soyez, lorsque vous êtes au sein de la tempête, regardez Marie. Si le souffle des tentations se déchaîne dans votre âme, si vous êtes emporté au milieu des écueils, regardez Marie. Si le poids de vos crimes vous écrase, si les souillures de votre conscience vous couvrent de honte, si l'attente du jugement vous épouvante, si la pensée de l'enfer vous jette dans le désespoir, encore une fois, regardez Marie ! »

Oui, regardons Marie, qui est le sourire de la divine Bonté ; cette seule pensée calmera nos angoisses et arrêtera nos larmes. Dieu me sourit, nous dirons-nous, c'est qu'il a pitié de moi. Et nous entendrons, au fond de notre cœur, la voix même de ce Dieu infiniment bon :

« Oui, mon fils, oui, console-toi et espère. Je ne te montrerais pas ma Mère, si je n'avais pas encore pour toi un paternel amour. Aie toujours en Marie une filiale confiance ; livre-toi sans réserve à sa tendresse. Va lui demander la joie, va t'en abreuver sur son cœur. Marie te gardera, elle te sourira, et son sourire sera le mien, le sourire de ton Père qui t'aime toujours. »

9e Jour

APPLIQUONS-NOUS A IMITER LES VERTUS DE MARIE

L'amour de Marie ne consiste pas surtout dans la glorification de ses grandeurs. Aimer, c'est imiter. L'imitation des vertus de Marie sera donc pour nous la meilleure manière de l'honorer, parce qu'elle sera la véritable preuve de la tendresse que nous avons pour elle.

« Tout ce qui est l'objet de notre culte, dit Bossuet qui a si bien parlé de la dévotion à Marie, doit être le modèle de notre vie. C'est la tradition et la doctrine constante de l'Eglise catholique que la partie la plus essentielle de l'honneur des Saints, c'est de savoir profiter de leurs beaux exemples. Dressez à la Reine du ciel une image sainte. Soyez vous-mêmes son image. Chacun est le peintre et le sculpteur de sa vie. Formez la vôtre sur celle de la Sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si parfait original. »

Quelle que soit notre condition, nous trouvons dans sa vie les plus admirables exemples. Elle est pour nous un modèle doux et facile à imiter. Efforçons-nous de le reproduire dans la mesure de nos forces.

I

Marie est un admirable modèle de vertu.

C'est le devoir d'une mère d'édifier sa famille. Appelée à former au bien les âmes que la Providence lui a confiées, elle doit leur tracer dans ses mœurs les linéaments de la vertu. Il faut que sa vie soit un Evangile vivant, un abrégé pratique de la loi, un tableau animé de la perfection. La douce majesté de la vertu qui rayonne sur le front de notre mère, charme notre regard et captive notre cœur. Souvent, pour ramener au devoir des âmes qui s'égarent, pour faire naître le remords dans des consciences endurcies, il suffit d'une parole : « Souvenez-vous de votre mère ! »

Que cette parole s'applique bien à la Vierge Marie ! Oui, souvenons-nous de notre Mère. Elle est le modèle accompli de toutes les vertus. Il n'en est pas une qu'elle n'ait pratiquée. Il n'est pas de devoir qu'elle n'ait rempli. Sa vie est la perfection même. Elle vous adresse du haut des cieux ces paroles du Sauveur à ses disciples, lorsqu'il était sur le point de quitter la terre : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous marchiez sur mes traces. »

« Vous m'avez vu, nous dit Marie, offrir à Dieu les prémices de mon existence et lui consacrer les premiers battements de mon cœur : c'était pour vous montrer l'exemple, c'était pour vous apprendre à vous donner au Seigneur dès vos plus jeunes années.

« Vous m'avez vu cacher dans la plus obscure retraite l'éclat et la majesté d'un illustre sang ; vous m'avez vu, moi la fille des rois, cacher, sous les dehors de la pauvreté et de l'abjection, la grandeur de ma naissance et la sublimité de ma vocation future : c'était pour vous donner l'exemple, c'était pour vous faire goûter les humiliations et l'obscurité.

« Vous m'avez vu partager les douleurs et les opprobres de mon Fils : c'était pour vous enseigner la patience et le pardon.

« Vous m'avez vu, jusqu'à ma dernière heure, éviter toute faute et pratiquer toute vertu. Si vous voulez me prouver votre affection et vous rendre dignes de ma tendresse, élevez jusqu'à moi vos regards et rendez-vous semblables à votre Mère ! »

II

Marie est un modèle de vertu facile à imiter.

Dieu est le premier et le plus parfait modèle qu'il soit possible de proposer à l'imitation des hommes. « Soyez saints, disait-il dans l'Ancien Testament, parce que je suis saint ! » « Soyez parfaits, disait Jésus-Christ, comme votre Père céleste est parfait. » Mais quelle difficulté d'imiter Dieu lui-même, pour une créature fragile ! Quelle difficulté même d'imiter Jésus-Christ qui reste Dieu, bien qu'ayant passé par toutes nos épreuves, sauf le péché !

Que fera donc l'infinie miséricorde de Dieu ? Par une condescendance nouvelle et vraiment admirable, il en viendra jusqu'à nous dire, par la voix de son Eglise : « Puisque la comparaison avec moi vous épouvante, du moins imitez Marie. » Il est vrai :

c'est une créature privilégiée ; mais enfin, c'est une simple créature. Par le fait de son Immaculée Conception, elle ne ressentait pas en elle l'aiguillon de la concupiscence ; mais elle pouvait être tentée au dehors, et le démon n'a pas manqué de chercher à la mordre au talon. Adam et Eve avaient été créés dans la même innocence, et cependant ils sont tombés l'un par l'autre, d'une chute effroyable, tandis que Marie, au milieu de tant de contradictions et de pièges, a résisté à toutes les fascinations du mal. Elle a été fille, épouse, mère et veuve ; elle a passé par toutes les humiliations et toutes les gloires ; elle a été exercée par l'indigence, par le mépris, par la peur, par l'exil, par l'abandon, par la viduité, par les rigueurs mêmes de son Fils, par le spectacle de sa croix, par sa mort et par la durée des ans qu'elle a vécus sur la terre ; et en même temps, fille des rois, épouse d'un grand saint, Vierge et Mère de Dieu et des hommes, aucun nom de créature n'égale ce nom.

III

Marie est un modèle de vertu doux à imiter.

La vertu, en effet, se montre en elle si aimable, si noble, si persuasive ! Sa vie est si belle dans toutes les scènes qui la composent, si attachante dans toutes ses phases : on la suit avec tant d'intérêt ! On fait plus que l'admirer : on la vénère et on l'aime. Elle possède avec une égale perfection toute ce que la virginité a de plus angélique et la maternité de plus divin. Abaissement profond, entière pauvreté, pureté sans tache, parfait dévouement, on trouve en elle tout ce qui dilate le cœur, tout ce qui fait les grandes âmes : la charité la plus aimante et l'héroïsme de la vertu. Comment la suivre sans se laisser pénétrer de ce qui attire près d'elle, sans essayer de pratiquer les vertus qu'elle a pratiquées?

Oui, il y a dans le culte de Marie un je ne sais quoi qui facilite la pratique de la vertu et nous la fait aimer davantage, qui attendrit et pénètre l'âme d'une piété plus onctueuse et plus douce.

Il y a dans la vie si mystérieuse et si rayonnante de la Mère de Dieu quelque chose de suave, de gracieux, de noble, qui dispose et ouvre les âmes à la pratique de la vertu.

Quelles sont, en général, les âmes les plus éclairées et les plus ferventes, dont la piété est la plus intelligente ? Quelles sont les âmes les plus élevées, les plus fidèles aux lois de l'Eglise, les plus souvent assises à la Table Sainte ? Ce sont les âmes qui professent sincèrement le culte de la T. S. Vierge, de l'aimable Marie.

* *

Un peintre, dit la légende, s'appliquait à retracer sur sa toile les traits admirables de Marie, et il ne parvenait point à la reproduire telle qu'il la voyait dans son imagination ravie. Il effaçait, puis recommençait à nouveau, toujours mécontent de lui-même. Dans son dépit, un jour il jeta son pinceau et s'en alla. Marie ramassa le pinceau, et quand il revint le lendemain, il trouva le tableau achevé, parfait. C'était bien Elle, « toute belle et pleine de grâce. »

Quel est notre constant désir, à nous chrétiens, notre ambition supérieure, sinon de reproduire en nous-mêmes les traits de Marie ? A l'exemple de cet heureux peintre, commençons cette œuvre divine avec foi, avec énergie ; quand la Sainte Vierge verra notre bonne volonté et notre désespoir, elle-même viendra l'achever afin de se contempler en nous, d'être fière de nous, comme une mère est fière de ses enfants.

O Marie, modèle achevé de toute sainteté, obtenez-nous la grâce et le courage de copier si fidèlement vos vertus, qu'à l'heure de la mort nous puissions en présenter à Jésus une parfaite image !

10e Jour

APPLIQUONS-NOUS A IMITER LES VERTUS DE MARIE *(fin)*

Celui qui, se promenant dans un jardin, admire les parterres qu'il a sous les yeux, est souvent embarrassé pour décerner le premier rang à l'une des fleurs qui en font l'ornement. Ainsi en est-il quand on médite sur les vertus de la T. S. Vierge. Quelle est la plus belle ? Est-ce son amour à la fois ardent et profond ? Est-ce sa pureté sans tache, son humilité ? Il est difficile de décider.

Cependant, je sais que parmi toutes les vertus il y en a une qui a le privilège de glorifier l'homme, de faire de lui une belle, aimable, noble et grande créature. Cette vertu, c'est la belle vertu, la sainte vertu, c'est la pureté. Elle est le plus haut point de beauté morale auquel ait pu s'élever l'humanité déchue, tellement qu'elle confine à la nature angélique elle-même. Cette vertu est si belle que l'Esprit-Saint la confond avec la beauté lorsqu'il dit : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous. »

Contemplons en Marie l'idéal et la source de la pureté ; appliquons-nous à imiter sa pureté.

I

Marie a été un idéal de pureté.

L'Eglise et la Tradition prodiguent et accumulent les paroles enthousiastes pour nous faire entendre la pureté unique de la Sainte Vierge. Dans les Litanies, Marie est appelée : Mère très pure, Mère très chaste, Mère sans tache, Mère sans corruption. Les offices consacrés à la Sainte Vierge, ceux notamment de l'Immaculée-Conception et de la Pureté, sont pleins d'expressions analogues. De même les chants liturgiques. L'Eglise va jusqu'à lui appliquer ce qui est dit dans les Livres saints sur la pureté immaculée de la divine Sagesse : elle dit de Marie qu'elle est « la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la divine majesté, l'image de la bonté de Dieu ». Marie, dans la pensée chrétienne, est donc toute pure, d'une pureté où il n'y a pas de tache.

Marie a toujours estimé la pureté à sa vraie valeur. Elle en a si bien compris la beauté que, dès l'âge de trois ans, en se présentant au Temple pour se consacrer à Dieu, elle a fait le vœu de virginité.

« O Vierge prudente, ô Vierge fidèle, s'écrie S. Bernard, qui donc vous a appris que la virginité est en odeur de suavité auprès du Seigneur ? Quelle loi, quelle parole de l'Ancien Testament vous a déterminée à mener sur la terre la vie des anges ? Ah ! l'onction divine vous instruisait de toutes choses : le Verbe de Dieu, qui devait, en s'incarnant, se faire votre Fils, s'est fait votre Docteur, il s'est fait la lumière de votre esprit avant de prendre chair en vous ; vous vous consacrez à lui comme vierge, et par là, sans le savoir, vous vous désignez pour sa mère ! » Aussi, dans tout le cours de sa vie, quelle merveille de pureté Marie présente à nos regards ravis !

Pureté complète de corps, d'âme, de pensées et de sentiments, de regards, de paroles et d'actions.

Pureté constante qui n'a jamais souffert d'ombre ou d'éclipse, mais qui brille toujours d'un nouvel

éclat : dans l'Immaculée-Conception, dans la Nativité, dans le séjour au Temple, pendant le saint mariage avec Joseph, jusqu'au dernier instant passé sur la terre. Marie n'a pas cessé de croître en pureté toute sa vie. Elle concevait chaque jour plus d'éloignement, plus d'horreur pour le péché ; elle se donnait, elle appartenait chaque jour plus entièrement au Dieu qu'elle aimait uniquement. Sa pureté grandissait avec son amour, la pureté n'étant pas autre chose que l'amour ou la fidélité dans l'amour, fuyant, écartant tout ce qui peut déplaire à l'aimé.

Le peuple juif ne connaissait ni ne prisait la virginité volontaire. Ce lis exotique, cette fleur du ciel ne s'épanouit dans ses vallées qu'avec la fille d'Anne et de Joachim. Comparée à ses sœurs en Israël, Marie apparaît comme un lis unique, exceptionnel, un lis entre les épines : *lilium inter spinas*.

O la plus pure, la plus chaste, la plus intègre, la plus immaculée de toutes les créatures humaines et angéliques ! Pour vous louer dignement, la parole expire sur mes lèvres, et je ne puis plus que vous redire, avec le merveilleux chantre de vos gloires, S. Bernard : « Vous êtes unique dans le monde ; vous n'aviez jamais eu de modèle, et, le monde dûrât-il éternellement, vous n'aurez jamais d'égale. »

II

Marie est la source de la pureté.

En arborant la première l'étendard de la virginité, Marie a ouvert au monde une source abondante et intarissable de mœurs pures. C'est d'elle que sort ce fleuve immense de virginité qui arrose l'Eglise catholique, virginité du sacerdoce, virginité des religieux et des religieuses, virginité des personnes généreuses qui, restées isolées dans le monde, imitent les exemples de Marie. Le prophète David l'avait prédit en disant : « Les vierges seront amenées à sa suite pour servir le Roi des rois. » (Ps. XLIV, 15).

Il y a, dans tout ce qui touche le culte de la Vierge, je ne sais quel attrait qui inspire la noblesse et la pureté de la vie. Plusieurs saints rapportent que non seulement la Vierge était pure, mais qu'elle communiquait la pureté à ceux qui conversaient avec elle. Comme autrefois, la sainte Mère de Dieu confère encore à ceux qu'elle visite, c'est-à-dire à ceux qui l'invoquent et l'honorent, la grâce d'être chastes. « Ainsi que la pureté divine s'est communiquée par le Verbe à l'humanité sainte de Jésus, et que celle de Jésus s'est répandue très abondamment en la Vierge, de même la pureté de Marie influe sur toutes les âmes pures en qui celle de Jésus se répand par le conduit virginal de sa Mère. »

Marie est source de pureté aussi pour tous les chrétiens qui doivent, selon leur état et leur vocation, aimer et pratiquer cette vertu et qui prient cette bonne Mère de la protéger en eux, ou de la leur rendre quand ils l'ont perdue.

Invoquons la divine Vierge, et nous ressentirons les effets de sa protection. Marie en effet est une mère, une mère toute-puissante et qui peut tout nous obtenir, une mère très tendre et qui aime à nous exaucer ; mais c'est aussi une mère très sainte et qui désire, plus que nous, nous voir chastes et purs. Si notre prière est assurée du succès lorsque nous demandons une chose raisonnable, combien plus lorsqu'elle a pour objet une vertu qui nous rend semblables à la Reine des anges !

Combien de pécheurs, esclaves de leurs tristes passions et qui désespéraient de s'en affranchir, ont trouvé dans le recours à Marie la force qui leur manquait ! Faites-en l'expérience, pauvres âmes qui gémissez peut-être depuis longtemps sous un joug humiliant.

Dites-lui souvent : « Vierge très pure, Vierge très chaste, priez pour nous ! » Rappelez-lui son immaculée conception ; ce souvenir touchera son cœur. Dites-lui : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Portez sur vous sa médaille miraculeuse, où est gravée cette invocation ; ce sera comme une prière incessante qui montera de votre cœur. Chantez-lui avec l'Eglise : « Délivrez-nous de nos fautes, rendez-nous doux et chastes. »

* *

Laissez-moi vous indiquer une petite prière infaillible et délicieuse, qui a opéré un nombre inouï de conversions. Elle s'appelle la prière du P. Zucchi, du nom d'un célèbre missionnaire italien qui l'a composée. Promettez-moi de la réciter tous les jours ; elle est si courte, elle est si efficace ! Lorsque j'ai obtenu d'un pécheur cette promesse, je suis rassuré, je ne crains plus pour lui : je suis persuadé qu'il finira par triompher du vice et qu'il mourra dans l'amour de Jésus et de Marie. La voici, cette petite merveille :

« O ma Souveraine, ô ma Mère, je m'offre tout à vous, et pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété. Ainsi soit-il. »

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

XI

L'EUCHARISTIE SOURCE D'HÉROÏSME : LES MARTYRS

Mes frères,

L'Eucharistie reçue avec foi et amour dans la communion fait des héros. Je dis : des héros, au sens où l'entend le monde, des hommes ou des femmes qui font des actions extraordinaires, des exploits qu'on ne peut pas ne pas admirer, et qui sont le signe d'une force au-dessus de l'ordinaire nature.

Certes, elle fait les saints, et les saints sont tous des héros, puisqu'ils ne sont canonisés que pour leurs vertus héroïques. C'est être un héros que de dompter ses passions ; que de dédaigner les intérêts matériels, l'argent et tous les biens d'où dépendent les plaisirs de la vie ; de vivre pauvre, obéissant et chaste ; de se dévouer, de se sacrifier pour les autres, de donner tous ses jours, toutes ses heures, tous ses moments à Dieu et aux œuvres de Dieu.

Mais ce n'est pas de la sainteté héroïque que je parle ; je parle de l'héroïsme inspiré par l'Eucharistie, et ce n'est pas tout à fait la même chose. Vous vous en rendrez compte quand j'aurai précisé ma pensée.

L'Eucharistie exalte l'amour des âmes pour Dieu : les saints le savent pour l'avoir expérimenté habituellement. « Il est bon de remarquer, écrit S. Jean de la Croix, qu'indépendamment de plusieurs sortes de visites que Dieu fait à l'âme pour augmenter son amour, il fait ordinairement vibrer certaines touches secrètes, qui, à la manière d'une flèche embrasée, blessent l'âme, la transpercent et la laissent toute en proie au feu d'amour. Elles enflamment tellement la volonté que l'âme va s'embrasant dans cette flamme,

à tel point qu'elle semble s'y consumer, sortir d'elle-même, s'y renouveler toute entière et, comme le phénix qui se consume et renaît de ses cendres, recevoir un nouvel être et une vie nouvelle. »

C'est que là est le sang qui remplit l'âme d'une énergie indomptable pour tous les combats : *Ille sanguis valde nos facit audaces*.

Les héros dont je veux parler, ceux qui ont trouvé leur héroïsme dans l'Eucharistie, ce sont *les martyrs*, que la communion a soutenus dans la persécution et dans la mort ; ce sont *les âmes généreuses* qui, de nos jours encore et sous nos yeux, nous donnent des marques d'un courage exceptionnel dans le service de Dieu.

I

Si le Christ n'avait laissé derrière lui que son Evangile et son souvenir, il eût certainement eu sur le monde une grande et bienfaisante influence; mais jamais il n'aurait eu dans l'humanité la place qu'il y tient, ni l'action qu'il y exerce depuis vingt siècles. Ce qui élève et soulève les âmes, c'est surtout sa présence vivante au milieu de nous.

Cette présence, connue par la foi, sentie par le cœur, exalte les âmes et les encourage à dépasser le niveau, le vulgaire niveau humain et à se surpasser elles-mêmes.

On l'a dit depuis longtemps et avec raison : « L'Eucharistie est le pain des forts ». Elle est l'aliment parfait des créatures, anges ou hommes, qui ont du divin en elles. Les anges participent au Verbe en lui-même, dans sa pure divinité ; nous, charnels et chétifs humains, nous mangeons aussi le pain des anges, mais pétri pour nous, je veux dire sous les espèces eucharistiques. Sous ces deux formes, toutefois, c'est bien le même : nourriture vigoureuse, débordante de force immanente, « la nourriture des grandes âmes », pour parler comme S. Augustin. Grâce à l'assimilation que l'âme en fait, celle-ci se transforme dans le Christ, elle participe à sa plénitude, elle développe et multiplie ses énergies surnaturelles.

Cette exaltation des âmes et cette extraordinaire influence de l'Hostie se manifeste dès le berceau de l'Eglise.

L'Hostie descend dans les cachots où sont entassés les persécutés en attendant le prétoire et la mort ; elle affermit dans les cœurs qui, tout croyants qu'ils sont, demeurent faibles comme tous les cœurs humains, la résolution de mourir ; et voici éclater dans les ténèbres, rythmé par le cliquetis des chaînes de fer, le cantique de l'amour et du salut à la tombe ! Jusque sur le sable rougi des amphithéâtres, nourri de l'Hostie qu'un prêtre lui a apporté en cachette, et qu'il cachait lui-même dans quelque pli secret de son vêtement, le martyr oublie son sang qui coule, et expire en souriant à l'Ami qu'il sent vivre dans sa poitrine.

S. Laurent, nous dit S. Augustin, est mort à petit feu ; il s'est joué des tortures et il a ri des supplices, parce qu' « il avait mangé avec amour la Victime Sainte et s'était enivré du calice du salut ! »

Gestes habituels, au début de notre glorieuse histoire.

Il y a dans le *Sanguis martyrum* de Louis Bertrand, où tout est à lire, une page émouvante qui évoque avec puissance cette influence relevante de l'Eucharistie au temps des persécutions. Nous sommes conduits par l'auteur dans les mines de Sigus, où souffre une multitude écrasée de travaux et de peines. Nartzal, Jador, Flavien, Tigisi, Cecilius, Celerinus, mêlés à cette foule, endurent des souffrances inimaginables. Parfois leur âme, croyante pourtant, plie sous le poids. Mais voici le salut : un prêtre se présente.

« Cecilius étant assis par terre devant un tas de minerai qu'il s'occupait à trier, Celerinus, avec sa démarche traînante, son air las, sa longue figure triste, s'approcha de lui et le toucha à l'épaule.

— Frère, lui dit-il, lève-toi ! Un prêtre est arrivé là-haut !

— Un prêtre ! s'exclama Cecilius.

— Parle bas, il y a danger peut-être ! C'est un inconnu ; il dit que cela presse, qu'il faut rassembler les frères au plus vite... Je t'en prie, va chercher Flavien au carrefour des trois galeries ; moi je vais appeler les autres.

Ils travaillaient aux environs. Quelques instants plus tard, tous étaient réunis dans la crypte. Jador arriva le premier, son fouet sur l'épaule. Les autres suivirent, traînant leurs chaînes, avec leurs visages verdâtres, leurs mains souillées de boue, noircies par le minerai, toutes saignantes de crevasses et d'écorchures. Nartzal, apercevant l'inconnu, se précipita vers lui, les bras ouverts. Il s'écria : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Et il voulut lui donner le baiser fraternel ; mais l'envoyé l'écarta doucement.

— Hâtons-nous, dit-il, car les méchants nous épient !

Puis d'un ton plus bas, avec un accent de charité si pénétrante que tous sentirent leur cœur se fondre dans leur poitrine :

— Je suis venu pour rompre avec vous le Pain de vie...

— Tu es prêtre, n'est-ce pas ? demanda Nartzal.

— Oui, pour l'éternité, *sacerdos in æternum !*

« Ces paroles sonnèrent avec une solennité étrange. Ils le regardèrent, vaguement inquiets. C'était certainement un étranger. Il portait un long manteau de laine brune dont le capuchon rabattu cachait tout le haut du visage. Sa main droite s'appuyait sur un bâton recourbé comme en ont les pâtres, et sur son flanc gauche une panetière gonflait un peu l'étoffe de son manteau. Il avait dû se déguiser en berger pour dépister les soldats de police. Mais cet homme inconnu des mineurs avait l'air de connaître très bien la mine. Il les entraîna rapidement vers la crypte où ils avaient une niche assez grande creusée dans la paroi. Les travailleurs y déposaient leurs outils quand ils rentraient du travail. Aidé par Flavien et Tigisi qui s'offrit comme diacre, le prêtre enleva les marteaux et les barres de rechange qui encombraient la tablette inférieure de la niche. Puis il sortit de sa panetière un linge dont la blancheur parut éblouissante aux yeux des misérables accoutumés à la vue de leurs haillons sordides. Il l'étendit comme une nappe sur le rebord de la tablette, et de ses mains pâles qui semblaient éclairer les noirceurs sinistres de la roche, il arrangea sur le linge immaculé deux pains sillonnés d'une croix, une fiole de verre en forme de lécythe qui contenait du vin, et enfin un calice d'or à deux anses. Flavien suspendit de chaque côté de la niche deux lampes de mineurs en guise de cierges. En face, une torche était fichée dans un anneau de fer contre un pilier.

« Les captifs, agenouillés en cercle autour de la niche, suivaient avec des yeux avides ces préparatifs sacrés. Ils ne pensaient qu'à une chose : c'est que la grâce du Banquet dominical — le banquet suprême peut-être — leur était enfin accordée ! Ils se disaient que pour leur corps épuisé, ce serait comme pour

leur âme le grand remède. Des miracles pareils s'étaient vus. Des mourants avaient été ranimés tout à coup par la divine Eucharistie.

« Soudain, le célébrant se tourna vers cette chair de souffrance écroulée à ses pieds et il prononça les paroles liturgiques. Le son angélique de cette voix fit se lever tous les pauvres visages penchés vers la terre. Cecilius contempla le prêtre. Celui-ci avait rabattu son capuchon et rejeté sur ses épaules les deux pans de son manteau. Il apparaissait tel qu'un jeune berger vêtu d'une tunique blanche et qu'une ceinture serrait à la taille. Des sandales de bois laissaient voir ses pieds nus à travers un réseau de bandelettes entrecroisées autour de ses jambes et qui montaient jusqu'à ses genoux. Son visage imberbe rayonnait d'une beauté merveilleuse. Et Cecilius songeait : « C'est un étranger, il suffit de l'entendre; mais c'est un bon prêtre. Sûrement celui-là vient de Dieu. »

Après le *Pater,* quand il eut béni les Espèces et rompu le Pain, l'officiant se retourna de nouveau vers les misérables en prononçant : « *Sancta, sanctis.* » Alors son visage déjà si beau se transfigura dans la conscience accablante du mystère qui venait de s'accomplir. A l'approche de cet être de clarté, qui s'avançait tenant le corps du Seigneur, Nartzal, dont l'âme débordait d'enthousiasme et d'extase, ne put retenir un grand cri d'amour : « *Veni, Domine Jesu !* »

Ses compagnons et lui s'étaient levés pour la Communion. L'un derrière l'autre, ils défilaient devant le prêtre, tendant leur main droite croisée sur la main gauche, leurs mains de travailleurs meurtries par les coups et les blessures, et les paumes tremblaient en recevant dans leur chair douloureuse ce Présent ineffable. Ensuite, le prêtre, saisissant le calice par les deux anses, l'approcha des lèvres des communiants. Chacun buvait à son tour, et ils se pressaient autour de lui comme les brebis qui rentrent des champs se pressent autour de l'abreuvoir. A chaque fois il disait : « *Calix Christi ! Calix salutis !* Voici la coupe du Christ ! Voici le calice salutaire ! » L'accent de ces paroles leur conférait un éclat si radieux de vérité que les pauvres hommes, ne pouvant supporter l'illumination soudaine d'une telle évidence, éclataient en sanglots : le Seigneur avait daigné venir !

« Ah ! puisqu'il avait fait cela pour eux, leurs longues souffrances étaient récompensées au centuple. A présent, ce serait le sacrifice dans la joie, dans l'allégresse triomphale de la victoire sur le monde. »

Quelques jours plus tard, tirés par les bourreaux de la mine sombre, qui avait été pour eux une véritable géhenne, ils rendaient témoignage sous l'énorme glaive triangulaire à deux tranchants, et ils remportaient la couronne !

C'est que ces martyrs connaissaient leur Dieu ; c'est qu'ils l'aimaient ; c'est qu'ils l'avaient reçu dans leur cœur et qu'il y était resté ; c'est qu'ils avaient enfin la certitude qu'au sortir de la vie, ils allaient le trouver dans l'au-delà, les bras ouverts pour les accueillir. On endure tout avec sérénité, quand on regarde l'avenir avec une joyeuse espérance.

Voulez-vous d'autres exemples — ceux-là absolument authentiques et historiques — de cette vertu de l'Eucharistie dont l'exaltante influence va faire aimer les pires tortures ?

Rappelez-vous ce martyr de l'Annam qui, au commencement de l'autre siècle, « soumis aux plus atroces tortures souriait en regardant le ciel. Les bourreaux lui enlevaient de larges lambeaux de chair avec des tenailles ardentes, sans pouvoir lui arracher un soupir. « Qu'as-tu donc, lui dit le mandarin persécuteur, qu'as-tu qui te rend inaccessible à la douleur ? » Le doux martyr souriait de plus en plus comme en extase, lorsque l'homme de sang s'écria : « Oh ! je comprends : c'est ce Pain enchanté que vous mangez dans vos réunions de chrétiens ! C'est cela qui t'empêche de souffrir ! » Le bourreau ne se trompait pas. C'était ce Pain en effet, l'Hostie qui est le Christ et qui rend l'homme, non pas insensible, mais supérieur à toutes les douleurs et qui nous met dans l'âme un amour plus fort que la mort !

L'Hostie reçue avec foi a toujours et partout opéré le même miracle.

Le 18 mai 1565, l'armée de Soliman II, forte de 70.000 hommes et de 150 vaisseaux, vient mettre le siège devant Malte. Le grand-maître Jean de la Valette, vieillard de 71 ans, n'a à leur opposer que 450 religieux de son Ordre, plus les frères servants et 8.520 hommes, tant soldats de profession qu'habitants enrégimentés. A la vue du péril qu'il ne leur dissimule pas, il engage ses frères à renouveler avec lui leurs vœux au pied des autels, et à puiser à la Table sainte un généreux mépris de la mort. Tous chantent avec plus de foi que jamais cette strophe de l'hymne sacrée qui s'applique si bien à eux : « *O Salutaris hostia, etc.* »

Fortifiés par le Pain des forts comme les premiers martyrs, — le pain de munition des soldats chrétiens, — ces nouveaux Machabées abjurent toute faiblesse, toute division, toute haine particulière et se dévouent au secours de la chrétienté. Le siège, les attaques, les canonnades, les assauts durèrent quatre mois. Les chevaliers communiants se conduisirent comme des héros. Ceux qui tombent meurent en chantant le *Credo*. Le Grand-Maître soutient leur courage, est l'âme de la défense. Enfin, le 7 septembre, veille de la fête de la Nativité de la Vierge, comme il l'avait espéré, la flotte espagnole, si longtemps attendue, paraît devant Malte et le siège est levé par les Turcs.

L'Eucharistie, en soutenant leur courage et leur espoir, avait fait de ces braves des héros.

En 1570, S. Pascal Baylon fut envoyé d'Espagne en France par ses supérieurs. Il était chargé d'une mission secrète et de confiance auprès du Général des Franciscains, Christophe de Cheffontaines, alors en résidence à Paris. C'était le temps où les calvinistes régnaient en maîtres dans nos provinces. Arrêté par les sectaires dans un village non loin d'Orléans, Pascal fut mis en demeure de nier l'Eucharistie. Il répondit : « Je crois et je confesse hautement que notre Dieu est aussi réellement présent dans l'Hostie consacrée qu'il l'est dans les splendeurs du ciel. » Les Huguenots argumentent ; il les réfute victorieusement. Alors, n'ayant pu lui faire perdre pied dans la discussion, ils se fâchent, l'accablent d'injures d'abord, puis de coups, et lui fracturent l'épaule, une fracture dont il souffrit toute sa vie. Héroïsme !

Faisant allusion à ce fanatisme des protestants, le P. Monsabré rappelle qu'ils ont infligé aux catholiques des sévices encore plus cruels. Mais leurs victimes ont été glorifiées. Entre cent autres, l'Eglise a élevé à l'honneur des autels « dix pauvres gens nuitamment égorgés et pendus dans des greniers pour avoir affirmé que le Pain sacré qu'ils avaient mangé avant de mourir n'était point la misérable chose que l'hérésie foulait aux pieds. » Héroïsme !

Pendant la Terreur, prêtres et fidèles exposent leur vie, ceux-ci pour communier, ceux-là pour sacrifier et distribuer l'Hostie sainte. A minuit, dans une grange, dans une cave, dans une caverne au milieu des landes ou des bois, le ministre du Christ revêt ses habits sacerdotaux. Le sacrifice commence. Alentour, tout est nuit, tout est silence. Devant l'autel de pierre ou de bois, le prêtre, un prêtre persécuté, proscrit, qui a bravé tous les périls pour soutenir la foi de ses ouailles et immoler l'immortelle Victime en attendant qu'il soit immolé lui-même. Derrière, à droite, à gauche, les gens du village ou du hameau prient agenouillés et se succèdent à la Sainte Table. Tous des héros, car tous risquent leur vie dans cet acte de foi et d'amour envers l'Eucharistie. Or, m. f., ces scènes nocturnes se sont passées dans notre France, tous les jours, pendant deux, trois ans, jusqu'à ce qu'enfin la rage révolutionnaire se fût apaisée. Héroïsme !

« Je suis dans une cage de fer, écrivait un jeune missionnaire pendant la persécution du Tonkin, il n'y a pas si longtemps ; mais aujourd'hui, à la veille de mourir, j'ai communié sous les yeux de mes bourreaux ; je suis heureux ! »

Il est heureux !... Voilà, m. f., les allégresses que l'Eucharistie apporte aux âmes, jusque dans les horreurs de la plus terrible mort, et le fier courage qu'elle leur inspire. Héroïsme !

II

« Tout cela c'est le passé, me direz-vous. Montrez-nous que la même cause produit de nos jours les mêmes effets, et que l'Eucharistie fait toujours des héros. »

Rien de plus facile.

Le prêtre d'abord. Je puis le dire, car cette constatation est le résultat des expériences de ma vie : *le prêtre catholique n'est possible que par l'Eucharistie.* Il est homme ; c'est elle qui le retient sur la pente où glisse si facilement et si vite la nature humaine. Il est ici-bas un signe de contradiction : sa mission douloureuse et héroïque, c'est de lutter contre le péché, l'erreur, l'incrédulité, et c'est d'être méprisé du monde qu'il travaille à sauver. Qui le soutient ? Qui lui inspire cette abnégation dont lui seul peut mesurer la difficulté et la peine ? Elle encore, cette Eucharistie qui est sa nourriture spirituelle et sa vie profonde !

Le religieux. Sa vie est rude. Il est séparé de tout. Il est parfois appelé à des dévouements surhumains. Un P. Damien, par exemple, se fait lépreux pour soigner les lépreux et les sauver ; il passe et finit ses jours au milieu de ces repoussants et infortunés malades, dans une île perdue de l'Océanie. Qui lui a donné ce courage ? Il vous le dira : le Dieu de l'Eucharistie !

La religieuse. Trois petites Sœurs des Pauvres arrivent avant le jour dans une ville du centre de la France. Leur voyage a été long et pénible. Les pauvres filles n'ont rien mangé depuis longtemps et le froid de la nuit les a transies. Pâles et grelottantes, elles descendent de voiture. On les attend et on s'empresse de leur offrir une maison hospitalière pour se réchauffer et se réconforter. Mais elles demandent le chemin de l'église. — « Vous irez après, » leur dit-on. — « Non, répondent-elles. Que ferions-nous ici sans notre Jésus, et où trouver si ce n'est en lui la force et la bénédiction nécessaires à notre œuvre ? » C'est ce même Jésus qui soutient toutes les religieuses du monde dans des œuvres qui exigent un tel dévouement que seul un Dieu peut l'inspirer et le maintenir dans une âme.

L'apôtre. Un jeune officier s'est converti ; il a été élevé à l'honneur et à la charge du sacerdoce. Il va planter sa tente au centre de l'Afrique. Il reste là des années sous le soleil brûlant, seul dans un gourbi misérable, donnant aux musulmans du désert l'exemple des plus hautes vertus chrétiennes, et il finit par être assassiné. Qu'est-ce qui le soutenait dans son si ingrat et si dur apostolat ? Il a bâti une petite chapelle ; il y dit la messe ; il y conserve l'Eucharistie. Et voilà le secret de l'héroïque Père de Foucauld !

Ainsi de tous les missionnaires, au témoignage de l'incomparable missionnaire que fut S. François Xavier : « C'est l'Eucharistie, écrit-il au Général de la Compagnie de Jésus, c'est l'Eucharistie qui m'a donné la force, le courage de me donner comme Jésus-Christ » !

Il ajoute : « La plus grande peine du missionnaire dans les contrées glacées du Nord ou sur les sables brûlants que j'habite est de ne pouvoir qu'en certaines circonstances célébrer les saints mystères. Avec ce Pain de vie, il peut braver les périls et affronter les tempêtes ; avec ce Pain de vie, il peut parler courageusement aux tyrans et affirmer la vérité ; avec ce Pain de vie, il se donne chaque jour à ses semblables, comme Jésus-Christ se donne dans son amour ; et quand Jésus-Christ se fait esclave par amour de son prêtre, le prêtre, par amour, se fait esclave de ses frères. » Des milliers de missionnaires prouvent à cette heure, dans toutes les parties du monde, que ces paroles sont toujours vraies.

Les persécutés d'aujourd'hui. C'était hier même que des centaines de prêtres et de fidèles étaient tués, martyrisés au Mexique et en Espagne. Ils mouraient parce qu'ils avaient dit la messe ou communié. Martyrs, par conséquent, de l'Eucharistie !

Voilà ce que nous pouvons voir de nos jours, tous les jours. C'est le Pain Eucharistique, le Pain de vie, Jésus dans son Sacrement, qui provoque l'amour et entretient les énergies des chrétiens généreux et des chrétiennes dévouées dans ces postes pénibles, dangereux et quelquefois mortels, où leur vocation les a conduits. Un grand amour appelle un grand amour, et c'est pourquoi rien ne leur est impossible.

L'Eucharistie fait toujours des héros !

* *

Allons à la Sainte Table, m. f., recevoir l'Eucharistie avec foi et amour, dans la pureté d'un cœur tout à Dieu. Nous puiserons dans le Sacrement le courage supérieur aux tentations et aux épreuves les plus dures, un héroïsme redoutable aux puissances de ténèbres elles-mêmes, ce courage enfin qui, aux heures les plus tragiques, fut le partage et la gloire de nos martyrs.

Ni les catacombes pour eux n'étaient sombres et étouffantes, ni les cachots n'étaient cruels, ni l'exil n'était dur, ni les tortures des chevalets n'étaient effrayantes. Pour ce qui est des héros plus modernes dont je vous ai rappelé le souvenir, pas plus que les martyrs ils n'ont reculé devant les tâches les plus ardues, devant les souffrances les plus aiguës, devant les plus longs et les plus douloureux supplices.

Grâce à Jésus-Eucharistie, nous serons braves comme ils le furent.

Que nous soyons dédaignés, impopulaires, qu'importe ? Avec l'Hostie, nous n'avons rien à redouter du monde ; que dis-je ? nous avons le droit d'espérer le reconquérir un jour. N'est-ce pas le Dieu de

l'Eucharistie qui a dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde » ?

Il y a dans l'homme qui possède en lui son Dieu des ressources infinies, une force morale indomptable. Et c'est le cas de le dire avec un de nos glorieux écrivains chrétiens d'aujourd'hui : « Toute la force brutale du monde, l'univers entier conjuré échoue contre la petite flamme sublime de l'âme qui ne veut laisser éteindre ni sa pensée ni sa foi. » (L. Bertrand, *Saragosse)*. Ozanam, au surplus, a dit mieux encore : « Quand toute la terre, écrit-il, aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion et dans les larmes qu'elle fait répandre une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la Croix et défier toute la terre ! »

Elevons-nous à cet idéal, m. f. Nous le pouvons ; nous le devons. Ainsi soit-il.

Troisième Partie

L'Eucharistie source des meilleurs biens

I

L'EUCHARISTIE SOURCE DE LA VIE CHRÉTIENNE

Vocabitur nomen ejus Emmanuel.
Il s'appellera « Dieu avec nous. »

Voilà, m. f., le vrai Nom de N.-S. Jésus-Christ, Nom prononcé pour la première fois par les lèvres inspirées d'Isaïe, pour la seconde fois par les lèvres célestes de l'Ange, et répété depuis par toutes les générations chrétiennes ; Nom du ciel qui, dans la brièveté d'un seul mot, nous rappelle tous les bienfaits de l'Incarnation et de l'Eucharistie. Il résume à la fois et la vie du Christ sur la terre, quand il vint lui apporter ces grandes lumières dont elle a vécu depuis, — et sa vie sur l'autel et dans le tabernacle où il demeure et nous attend, pour achever son œuvre en nous par un don de lui-même si complet et si divinement touchant qu'il confond la pensée et la reconnaissance elle-même. Dieu avec nous, il nous donne la présence de Dieu, rêve éternel et besoin impérieux de l'homme ici-bas ; Dieu avec nous, il se fait notre force contre les épreuves multiples de la vie humaine ; Dieu avec nous, il allume dans notre cœur la flamme mystérieuse de toutes les vertus, créant ici-bas une société unique, visitée de Dieu, nourrie, soutenue et fortifiée par Dieu, société d'âmes divinisées que le Fils de Dieu prend dans ses bras, élève au-dessus de tout et emporte vers le ciel avec un ineffable amour !

Mon dessein, m. f., est de vous montrer, ce soir, tous ces bienfaits réalisés dans l'Eucharistie. Mais laissez-moi, auparavant, m'agenouiller et courber le front devant l'humble Hostie qui cache l'admirable figure de l'Emmanuel, lui demander la lumière dont il est la source éternelle, et le supplier enfin, par l'intercession de Celle qui le donna au monde, de mettre dans mon cœur et sur mes lèvres, Lui qui est la Parole même, puisque il est le Verbe increé, les paroles de vérité, de la vie et du salut. *Ave Maria !*

I

L'homme, on ne saurait le nier, m. f., créé par Dieu, a été aussi créé pour Dieu. En dehors de toutes les raisons métaphysiques, il en a la preuve inscrite au fond de son cœur. Il aspire à Dieu comme à la vie ; être près de lui, le posséder, le savoir si proche qu'il puisse l'aller visiter, adorer, aimer tout à l'aise, tel est son rêve éternel, et tant que ce rêve n'est pas devenu une réalité, tant que l'homme se sent loin de Dieu, il est inquiet, il est malheureux ; il le cherche, il l'appelle, comme un enfant qui aurait perdu son père sur les grands chemins et qui, seul dans l'épaisse obscurité de la nuit, essaierait, en multipliant ses pas et ses cris, de retrouver sa présence et l'appui de son bras. Il y a dans les mystérieuses profondeurs de notre âme comme un vague ressouvenir du Paradis terrestre et de ces jours bénis et perdus, hélas ! où le premier homme jouissait de la vision de son Créateur, où il causait avec lui dans la fraîcheur des premiers soirs et, enivré de tous les dons, jouissait d'un bonheur idéal ! De là, avant Jésus-Christ, tous les appels désespérés du vieux monde ; de là aussi toutes les erreurs religieuses. A l'homme il faut Dieu, et comme Dieu persiste à se cacher après son divorce avec l'humanité coupable, ne pouvant le retrouver, il l'invente, et il l'adore sous la forme humiliante des divinités païennes. Il a tant besoin de lui, il en a tellement faim et soif, qu'afin de le rencontrer à chacun de ses pas, il le met partout sous des noms divers, dans le ciel et sur l'Olympe, sur la mer et sur les bords des fontaines, dans les bois profonds qui deviennent sacrés à ses yeux, dans le son qui vibre et dans le vent qui passe, dans l'homme illustre et dans la bête obscure, dans la borne immobile et dans les astres errants du ciel.

Voilà quelles ont été les aspirations de l'humanité avant Jésus-Christ, et voilà où elles ont abouti !

Et n'allez pas croire que nous avons changé, nous les fils de ces générations antiques. Nous aussi, nous sommes affamés de Dieu, et nos siècles modernes ne le cherchent pas avec moins d'ardeur que les siècles anciens. Des hommes éminents, en ce temps même, esprits trop orgueilleux pour accepter la Révélation, y sont morts à la peine en laissant après eux des livres douloureux remplis de leurs larmes inconsolables. Tels Jouffroy, et tout le triste cortège de ceux qu'on a justement appelés « les victimes du Doute ». D'autres, plus heureux ou plus sincères, l'ont trouvé, et ils ont poussé un tel cri de joie et de triomphe que toute une génération en a été ébranlée. Preuve que nul ne peut se passer de Dieu. On nous a dit qu'à cette heure les peuples, perdant leurs vieilles croyances à la voix d'une armée d'impies, s'attachent à la terre en désespérés et proclament que le ciel est vide. Certes, c'est faux pour la masse du genre humain, serrée aujourd'hui comme toujours autour des autels ; mais si c'est vrai pour un petit nombre, c'est un tel désordre, c'est un mal si contraire à la nature des choses que là où il se produit, la société désorientée dans sa marche et troublée jusque dans ses profondeurs, voit grandir chaque jour ses ruines, ne vit plus que d'angoisses et est menacée de sauter dans l'abîme !

Voilà la vérité, m. f., nous aspirons à Dieu par nature ; Dieu est « l'éternel tourment des hommes, soit qu'ils s'attachent à le créer ou à le détruire » ; Dieu nous est nécessaire au point que rien ne peut vivre sans lui dans le monde, ni les âmes, ni les peuples.

Dieu le savait ; aussi après avoir laissé, de longs siècles, l'humanité misérable appeler et crier, se décida-t-il à la fin à s'incliner vers elle en se rapprochant d'elle peu à peu, graduellement, comme un soleil qui se lève se rapproche de la terre par tous les degrés qui conduisent de l'aube au plein jour. Il se dévoile d'abord aux yeux croyants des Patriarches ; il parle à Moïse dans les solitudes du désert

de Madian ; il descend sous les tentes d'Israël délivré, au pied du Sinaï ; enfin, il fait un pas décisif, il nous envoie, dans la plénitude des temps, son propre Fils, Jésus-Christ, Dieu fait homme, Dieu Sauveur qui vient parmi nous avec toutes les faiblesses d'un incompréhensible amour, qui ne vit que pour nous et qui, pour nous racheter de toute iniquité et faire de nous son peuple, cachant sa gloire et anéantissant sa divine puissance, meurt pour nous dans cette agonie surhumaine du Calvaire, sous le poids des péchés du monde.

O Dieu, ô vivant Amour, pouviez-vous faire davantage ?

Oui, il l'a fait. Devant remonter au ciel, sa première patrie, il ne voulut pas que l'humanité pût dire qu'il l'avait abandonnée, et il trouva dans son cœur le moyen sublime de s'éterniser parmi nous. Un jour, il prit dans ses mains vénérables les deux plus pures substances dont l'homme se nourrisse : le pain, issu du blé broyé sous la meule, et le vin issu du raisin comprimé dans le pressoir, comme son corps devait l'être sur la croix, et il les bénit, et il éleva la voix comme pour convier tous les siècles à un festin qui n'était plus de la terre : « Prenez et mangez ! dit-il, c'est mon corps et c'est mon sang ! » son corps, son sang, son âme, sa divinité, tout lui-même devenu la nourriture des âmes, à telles enseignes que, depuis ce jour, tout l'univers en a pu vivre et que vous-mêmes, toutes les fois que vous aurez faim et soif de Dieu, il sera là, à votre portée, tout près de vous, invisible parce que vous ne pourriez voir sa gloire sans mourir, mais vivant, enchaîné au tabernacle par l'amour, prêt à se donner à vous avec un abandon qu'aucun don de soi-même n'égale ni n'égalera jamais !

Voilà le premier bienfait de Jésus-Christ dans l'Eucharistie... En voici un second non moins merveilleux et touchant.

II

Jésus-Christ est dans l'Eucharistie d'abord pour être avec nous, pour avoir « ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes », comme il est écrit. Mais il n'y est pas seulement pour cela ; il y est encore pour être notre nourriture, pour s'incorporer à nous, purifier notre chair, vivifier notre sang, devenir notre force, notre vie, notre victoire.

Il existe, en effet, deux champs de bataille sur lesquels il nous faut combattre toute notre vie et où nous serons presque toujours et infailliblement vaincus sans un secours spécial de notre Dieu ; c'est celui où nous luttons contre *la douleur* et celui où nous sommes aux prises avec *nos passions*.

1. Voici donc que la douleur est venue frapper à votre porte, ou plutôt voici qu'elle vient d'entrer sans frapper, tombant sur vous comme tombent sur leur proie l'aigle et la foudre. Sous quel visage et sous quelle forme ? Peu importe. C'est la maladie qui torture votre chair, qui pendant de longs mois vous cloue sur un lit, qui allonge vos jours et vos nuits à la mesure des siècles, qui démolit votre corps pièce à pièce, activant en lui l'œuvre de la décrépitude et vous acheminant vers la mort. C'est la misère qui, comme un voleur, vous enlève tout ce que vous possédez et vous laisse, vous et votre famille, dans un besoin toujours plus pressant et dans des angoisses toujours plus vives. Que sais-je ? C'est, se joignant à la longue chaîne des souffrances physiques, le cortège non moins redoutable des souffrances morales, inquiétudes, dégoûts, mécomptes, abandons, déceptions, déshonneur ; et vous êtes là, perdu au milieu d'un monde égoïste, ingrat ou pour le moins impuissant à vous soulager, tellement seul et tellement abattu que les sombres fantômes du désespoir vous hantent et que, las d'une vie plus triste que la mort, vous appelez le grand sommeil de la tombe comme une délivrance.

Où trouverez-vous, dans cet état, le remède à vos maux, la consolation à vos souffrances, la force de vivre ?... Je ne connais qu'un remède sûr, qu'une consolation souveraine, qu'une source de force invincible ; je ne connais qu'un seul être au monde qui puisse vous fortifier contre la douleur, arriver même à la transfigurer si divinement à vos yeux que vous alliez jusqu'à l'aimer comme une amie : c'est le Christ Eucharistique ! Allez à lui, vous qui souffrez ; allez à lui, vous qui pleurez ; allez à lui, vous qui désespérez, et à votre tour, après tant de générations consolées et guéries par le Sacrement du divin amour, vous constaterez que le cri de Jésus : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis*, est toujours aussi vrai aujourd'hui qu'il y a vingt siècles. Immolé sur l'autel, il vous rappellera son sanglant sacrifice du Calvaire, quand lui, le Pur et l'Impassible, il voulut souffrir jusqu'à la mort pour vous. Présent dans le tabernacle, il vous rappellera que c'est pour vous qu'il y demeure. Et enfin descendu dans votre cœur mortel, chair unie à votre chair, sang mêlé à votre sang, âme fondue avec votre âme, Dieu infiniment tendre associé à votre humanité infirme, ah ! il vous prouvera, en se donnant à vous par amour, que vous devez tout supporter par amour ; et, dans le triomphe de votre foi, vous oublierez que vous souffrez, pour ne plus penser qu'à lui, heureux de souffrir avec lui, en attendant le jour où, uni à lui sans voile, vous jouirez de lui au pays vers lequel vous vous acheminez, le ciel, sa patrie et la nôtre !

2. Ce n'est pas tout, il est encore un autre champ de bataille où nous ne pouvons être vainqueurs sans lui : c'est celui où nous sommes aux prises avec nos passions.

Ah ! m. f., si bons que nous soyions, les passions nous dévorent. C'est comme une fièvre inguérissable qui agite et mine notre âme constamment, aggravée encore par ces puissances du mal qui, dit S. Paul, voltigent dans l'air qui nous entoure et que nous respirons. Cette fièvre, c'est la fièvre de l'orgueil et de l'ambition, la fièvre de notre concupiscence indomptée, la fièvre de l'avarice et de la luxure et de tous ces désirs inavouables qui font battre pour le mal un cœur qui ne devrait battre que pour le bien ! Qui nous délivrera de ces mortelles langueurs, de ces impétueuses révoltes, de ces entraînements funestes ? Qui nous conservera dans la paix de la conscience, dans l'équilibre de l'ordre, dans l'honneur du devoir ? Où est le remède qui ralentira en nous le torrent de ces forces déchaînées ?

Sans doute, la grâce ne nous sera pas infidèle au plus fort de ces tentations ; mais la sûre victoire, elle est, encore une fois, dans l'Eucharistie. Là vous trouverez Celui qui commande aux flots de la tempête et dont la parole toute-puissante réduit au silence et à l'obéissance la colère des éléments et les soulèvements de l'âme humaine. Là vous trouverez, dans l'union avec Celui qui a vaincu le monde et la mort, l'énergie surnaturelle qui fait un héros du plus faible. Vous vous relèverez de la Sainte Table comme le voyageur épuisé par une longue marche se relève de la table où il s'est assis au milieu du